Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 30 (1885)
Heft: 2

Nachruf: Le général Todleben
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En conséquence la **Revue Militaire Suisse** prend la liberté de se recommander à la bienveillance de ses anciens abonnés et aussi à celle des jeunes militaires qui n'ont pas encore pris d'abonnement, ainsi qu'aux diverses sociétés et autorités militaires avec lesquelles elle est en rapport depuis de longues années.

Les personnes qui ne refuseront pas l'un des deux premiers numéros de l'année 1885 seront censées abonnées.

Avec notre numéro de mars nous prendrons en remboursement le montant de l'abonnement de l'année 1885.

La Rédaction.

Le général Todleben.

L'année 1884 a vu s'éteindre, à Soden, près de Francfort-sur-le-Mein, le célèbre général du génie Todleben, le Vauban russe, le savant et tenace défenseur de Sébastopol, le dompteur de Plewna, le premier ingénieur de notre époque contemporaine. A tous égards il est bon et instructif de retracer les principaux traits de cette carrière militaire si bien remplie et si glorieuse, et c'est ce que nous ferons ici d'après quelques publications récentes de divers pays qui toutes s'accordent à rendre hommage à la mémoire de l'illustre homme de guerre.[1]

***

Edouard-Franz-Ivanovitch Todleben nâquit le 8 mai 1818 à Mitau, où son père était négociant. Plus tard il se transféra à Riga.

[1] Voir entr'autres la brochure « Le général comte Todleben, sa vie et ses travaux » par le général belge Brialmont ; la notice « General Graf v. Todleben » par le capitaine Zernim, rédacteur der *Allg. Milit. Zeitung*, basée essentiellement sur celle du général Brialmont et publiée dans l'*Organ f. mil. wissenschaftlichen Vereine*, de Vienne ; divers articles du *Times* et d'autres journaux, d'après l'*Invalide russe* ; journaux militaires français, notamment le *Progrès militaire* du 15 novembre 1884. — Voir en outre *La défense de Sébastopol*, par E. de Todleben. 2 forts vol. in-4, avec atlas in-folio. Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient, Paris 1858. Siége de Sébastopol, par le général Niel.

C'est dans cette dernière ville, au pensionnat du docteur Hüttel, que le jeune Edouard fit ses études. De bonne heure sa vocation pour les armes et surtout pour le génie se déclara, et à l'âge de 14 ans il entra dans l'école du génie militaire, aujourd'hui « Ecole Nicolas, » bien preparé par les soins du capitaine du génie Kirpitcheff.

Après quatre ans de sérieuse application dans cette excellente école, Todleben fut nommé enseigne du génie. Mais quelques mois après, au printemps 1836, il dut rentrer chez son père à Riga pour cause de santé. Le foyer de famille et l'air natal le rétablirent et en novembre il put reprendre ses cours. L'année suivante il obtint le grade de sous-lieutenant, toutefois il ne put faire son examen de sortie étant de nouveau tombé malade. On lui vint en aide en le détachant au génie de Riga, ce qui lui permettait de suivre à son service en même temps que d'avoir les bons soins de ses proches.

Ce n'en était pas moins un grave contretemps. L'école, au lieu de le conduire jusqu'au grade de lieutenant, devait être définitivement abandonnée et Todleben n'avait en perspective que le renom et l'avenir d'un demi « fruit sec. » C'est alors qu'il commença à montrer les qualités de son caractère ferme et résolu. Il se fit son programme particulier d'études ultérieures et s'appliqua à le suivre fidèlement. Sans quitter ses livres et ses plans il voulut s'adonner à la pratique des travaux de sape et de mine, et il demanda, en 1839, à passer au bataillon des grenadiers-sapeurs, qui était alors campé près de la forteresse de Dunabourg.

En 1840, il obtint d'être détaché au bataillon d'instruction du génie à St-Pétersbourg. Là il augmenta notablement ses connaissances scientifiques et il reçut cette même année le grade de lieutenant; il fut en même temps félicité pour ses travaux par le général Schilder, qui devint dans la suite son protecteur et son ami. Huit années se passèrent à cette instructive et saine activité pendant lesquelles Todleben travailla entre autres aux fortifications de Kiew. Le 12 mai 1845, il fut nommé capitaine en second.

En 1848, envoyé à l'armée du Caucase, il prit part aux opérations militaires dont le Daghestan était alors le théâtre. En qualité d'ingénieur attaché au corps du prince Argoutinski-Dolgoroukoff, il rendit de bons services et en fut récompensé par le grade de capitaine en premier. Il avait entre autres contribué largement au succès du siège de Guerguebil.

Il assista aussi, dans cette même année, à la délivrance du fort Akhta et à l'assaut de la position retranchée qu'occupait, en avant du village Miskendji, un corps de Schamyl d'environ 10,000 hommes. Il fut décoré de l'ordre de Saint-Vladimir de 4e classe avec rosette pour le courage dont il fit preuve dans cette attaque.

En 1849 il coopéra au siège du fort de Tchokh. Pendant les quatre derniers mois de ce siège, ce fut lui qui dirigea les travaux d'attaque, lesquels devaient aboutir à la destruction du fort, le prince ayant décidé qu'on n'exposerait pas les troupes aux chances incertaines d'un assaut.

Cette expédition valut à Todleben un sabre d'honneur, avec poignée en or, portant l'inscription : « Pour bravoure » à laquelle on aurait pu justement ajouter « pour sagesse. »

Il quitta le Caucase en 1850, nommé aide-de-camp du général Schilder, commandant du génie de l'armée active. Un an après, il passa dans le génie de la garde et fut chargé de diriger les travaux pratiques des sapeurs de ce corps.

La guerre d'Orient, qui éclata en 1853, allait donner la vraie mesure de notre héros. Au début de la guerre le général Schilder, désigné pour l'armée des principautés, offrit à son ancien aide-de-camp de se l'attacher de nouveau, ce que Todleben accepta avec empressement. Il fut nommé lieutenant-colonel en janvier 1854. On le chargea, quelques semaines après, d'étudier les fortifications de Kalafat et d'indiquer le moyen de s'emparer de la position qu'occupait l'ennemi. Il exécuta dans ce but une série de reconnaissances aussi hardies que difficiles et qui furent très utiles.

Dans les entrefaites, les troupes russes avaient déjà franchi le Danube et commencé le siège de Silistrie. Le lieutenant-colonel Todleben fut nommé major de tranchée, et le général Schilder directeur des travaux. Ce dernier ayant été blessé dès le début, Todleben le remplaça. Depuis l'ouverture de la première parallèle (20 mai) jusqu'à la fin du siège, il resta nuit et jour dans les tranchées; celles-ci étaient assez avancées le 19 juin pour qu'on pût faire sauter le front de tête du fort avancé Arab-Tabia.

Au moment où les troupes se disposaient à donner l'assaut, arriva, dans la nuit du 20 au 21 juin 1854, un aide-de-camp du feld-maréchal Paskevitch, avec l'ordre de lever immédiatement le siège et de repasser sur la rive gauche du Danube. L'attitude menaçante de l'Autriche, qui paraissait vouloir commencer alors

ce qu'elle a fait en partie quinze ans plus tard par l'occupation de l'Herzégovine, ordonnait l'évacuation des Principautés.

La sagesse de ce changement de plan ne tarda pas à être confirmée par l'intention trop tôt démasquée des alliés de débarquer en Crimée. La position de Sébastopol, entièrement découverte du côté de la terre ferme, inquiétait le prince Gortschakoff, et comme il savait que le prince Menchikoff, qui commandait en Crimée, n'avait pas sous la main d'officier du génie expérimenté, il se décida à lui envoyer le lieutenant-colonel Todleben. Celui-ci arriva à destination le 22 juin et se présenta immédiatement au prince Menchikoff, qui le reçut froidement en lui disant d'un ton sec : « Gortchakoff a sans doute oublié, dans sa distraction, que » j'ai à Sébastopol un bataillon de sapeurs. Reposez-vous et re- » tournez ensuite à l'armée. » [1]

Todleben profitant de la permission employa quelques jours à se reposer tout en examinant les fortifications. Il trouva la défense maritime en excellent état, mais constata que du côté de terre Sébastopol n'était protégé que par des embryons de fortifications, qui marquaient à peine la direction de la ligne à défen-

[1] Voici, comme orientation. le résumé des dates les plus mémorables de l'expédition de Crimée :

4 septembre 1854. Embarquement de l'armée française.

9 septembre. La flotte portant l'armée anglaise rallie la flotte turco-française à l'île des Serpents.

13 septembre. Débarquement des armées alliées à Eupatoria, près de Old-Fort.

20 septembre. Bataille de l'Alma.

27 septembre. L'armée alliée, après avoir franchi l'Alma, le Belbeck, arrive, par une marche de flanc, sur les hauteurs de Balaclava. Les Anglais s'emparent de cette ville et y établissent leurs bases d'opérations.

29 septembre. Reconnaissance de Sébastopol.

9 octobre. Ouverture de la tranchée à 700 mètres de la place.

17 octobre. Ouverture du feu contre la place. Les flottes combinées y prennent part.

25 octobre. Bataille de Balaclava.

5 novembre. Bataille d'Inkermann.

7 février 1855. Ouverture des tranchées de l'attaque Malakoff.

9 avril. Seconde ouverture du feu de toutes les attaques réunies.

Fin avril. Curieux plan de Napoléon III adressé au général en chef Canrobert.

22 mai. Prise du cimetière. Arrivée de la garde impériale.

24 mai. Expédition dans la mer d'Azoff.

25 mai. L'armée alliée occupe la ligne de la Tchernaïa.

7 juin. Prise du mamelon Vert.

18 juin. Assaut infructueux donné à Malakoff.

16 août. Bataille de la Tchernaïa.

8 septembre. Prise de Malakoff.

9 septembre. Les Russes évacuent la partie méridionale de la ville et se retirent dans la partie nord.

dre. Après une étude approfondie du terrain il crut pouvoir et devoir indiquer au prince les travaux à faire pour rendre la position tenable tout en demandant qu'on voulût bien le charger de ces travaux. Le prince Menchikoff jugeant qu'à l'approche de l'automne et des tempêtes équinoxiales, un déparquement des alliés serait impossible, répondit à Todleben : « Cette année, c'est » trop tard, et l'année prochaine nous aurons la paix. »

Et dans cette idée il n'avait fait aucun préparatif sérieux ni pour défendre la ville, ni pour s'opposer à la marche d'un ennemi aussi supérieur en nombre. On sait combien Menchikoff se trompait. Le 13 septembre les alliés débarquaient à Eupatoria et gagnaient, le 20 septembre, la bataille de l'Alma. Seulement après cette bataille, le prince reconnut son erreur et se décida à la réparer, en adoptant deux mesures importantes que Todleben lui avait conseillées : la construction d'un pont sur la baie du Sud, pour faciliter les communications entre les deux parties de la ville, et le barrage de la rade. Ce barrage se fit au moyen de dix navires qui furent coulés entre les forts Alexandre et Constantin, le 23 septembre. Ainsi les bâtiments alliés ne pouvaient profiter de leur supériorité pour s'introduire dans la rade pendant le siège et prendre à revers la défense.

Ayant le commandement de l'armée en campagne, le prince Menchikoff se montrait peu à Sébastopol. En son absence, l'autorité y était représentée par les amiraux Korniloff, Nakhimoff et Istomin. Ceux-ci constatèrent bientôt que Todleben était un homme actif, d'une capacité supérieure et d'une grande énergie; aussi ils lui donnèrent carte blanche et le secondèrent avec dévouement et abnégation. L'affabilité de son caractère, son esprit de justice ainsi que sa grande bravoure lui attirèrent la confiance générale.

Il fallait bien tout cela pour lui faciliter la tâche qu'il avait à remplir et qui était immense. La place si célèbre de Sébastopol n'avait encore d'autres ouvrages permanents que ceux qui défendaient la rade et la mer, élevés d'après un plan de 1834, revu sur les lieux en 1837 par l'empereur Nicolas et resté à l'état d'ébauche. A la vérité, le prince Menchikoff, avant l'arrivée de Todleben, avait fait construire une lunette, la lunette Schwartz, à gauche du bastion central (B^on^ 5), et il avait, en outre, remplacé par des batteries en terre les bastions projetés. La marine avait bâti la tour Malakoff et élevé sur quelques points des barricades soutenues par de petites batteries. Le prince jugeait ce dispositif

suffisant pour résister à une tentative de descente opérée par un faible corps. Mais il ne répondait plus du tout aux exigences du moment. Il y avait urgence à couvrir le côté sud de la ville, qui, d'après le projet de 1837, devait être fortifié au moyen de huit bastions en terre, espacés de 800 à 1,700 mètres, reliés entre eux par des murs crénelés de 17 pieds de hauteur et défendus à la gorge par des casernes voûtées. Les casernes des bastions 4, 5 et 6 et les murs crénelés entre les bastions 5, 6 et 7 étaient seuls achevés. Aux emplacements où devaient être creusés les fossés des bastions 3, 4 et 6, il n'y avait qu'un petit nombre d'excavations pratiquées dans le roc. Les casernes défensives et les murs crénelés étaient entièrement vus de la campagne. Près des deux tiers de l'enceinte étaient complètement à découvert et ne possédaient que quelques batteries insignifiantes, séparées les unes des autres par de grands intervalles à travers lesquels il était facile, pour l'ennemi, au début du siège, de s'introduire brusquement dans la ville.

Todleben se donna immédiatement la tâche herculéenne de compléter cette enceinte de 7,500 mètres d'étendue et de la mettre en état de résister aux forces alliées. Il s'était dit que si l'on tirait parti de la population mâle de la ville, qui se composait presque entièrement de soldats de la marine et de l'armée de terre, les uns en activité de service, d'autres retraités, et si l'on faisait le sacrifice d'une partie de la flotte de la mer Noire, pour rendre disponibles son immense matériel et son nombreux personnel de marins-artilleurs, on pourrait mettre la ville à l'abri d'insulte pour peu que l'ennemi montrât de l'hésitation ou de la lenteur dans ses préparatifs d'attaque.

Les résultats répondirent à ses prévisions. Il put réaliser presque en tous points le programme qu'il s'était posé en ces termes : « Rechercher la position la moins étendue en largeur et la plus rapprochée de la ville et armer ses points principaux d'une artillerie formidable; relier ces points entre eux par des tranchées disposées pour la mousqueterie ; y établir des épaulements séparés pour quelques bouches à feu ; concentrer de cette manière sur tous les abords de la ville un feu puissant de front et de flanc, d'artillerie et de mousqueterie, et tâcher de battre autant que possible toutes les sinuosités de terrain par lesquelles l'ennemi pourrait s'approcher de la position. »

Le tracé et le profil de ces ouvrages construits d'après ces principes sont justifiés dans une lettre que le général Todleben

adressa à M. Brialmont, le 7 mars 1859, après la publication du *Siège de Sébastopol*, par le général Niel, ouvrage contenant diverses critiques dont le savant ingénieur belge l'avait entretenu.

***

On sait que les alliés auraient pu aisément, après la bataille de l'Alma, enlever d'assaut les ouvrages qui défendaient le nord de la rade et qu'ils auraient pu attaquer avec la même facilité et les mêmes chances de succès le côté sud de la ville immédiatement après leur mouvement tournant du 25 septembre sur Balaclava; mais qu'au lieu de cela ils se décidèrent à faire un siège régulier d'ouvrages à peine ébauchés, séparés par de larges intervalles non fortifiés. A ce jeu les alliés perdirent trois semaines à débarquer leur artillerie, à construire et à armer leurs batteries! trois semaines précieuses pour Todleben qui les employa à exécuter des retranchements et à construire des batteries dont l'efficacité ne tarda pas à se manifester : la première canonnade alliée, celle du 17 octobre, huit jours après l'ouverture de la tranchée, fut un échec complet.

Ce premier succès de Todleben lui valut le grade de colonel et décupla les forces morales du jeune ingénieur qui venait de se révéler avec tant d'éclat. Stimulés par son exemple et par celui des amiraux, la population, l'armée, même les prisonniers, les femmes et les enfants travaillèrent jour et nuit aux fortifications. Celles-ci, dans de telles conditions, ne pouvaient pas avoir un grand relief, ni des fossés profonds et flanqués par des caponnières ou des batteries basses. Elles tiraient leur unique force d'une nombreuse artillerie, habilement répartie et judicieusement employée.

Des feux étagés d'artillerie et de mousqueterie défendaient le terrain en avant de l'enceinte, et ainsi l'infanterie russe, presque exclusivement armée du fusil à âme lisse, dont la portée ne dépassait pas 250 mètres, égalisait ses chances avec celle des alliés armée de fusils rayés d'une portée efficace double. Tous les ouvrages, à l'exception du bastion 4, dont l'assiégeant s'était déjà fort rapproché, furent protégés à distance par des logements destinés à battre les travaux d'approche et à surveiller de près l'ennemi. Ces logements — qu'il ne faut pas confondre avec les embuscades de tirailleurs — causèrent de grandes pertes à l'assiégeant et permirent à l'assiégé d'exécuter, pendant toute la durée de la défense, des sorties qui ralentissaient la marche des cheminements et parfois jetaient l'alarme dans les rangs des alliés.

Non seulement le terrain des approches fut ainsi défendu d'une manière opiniâtre, mais on choisit encore quelques points favorables où l'on construisit des ouvrages de contre-approche, dont l'ennemi devait s'emparer avant de cheminer soit sur le terrain qu'ils occupaient, soit sur les côtés de ce terrain. Les principaux ouvrages de l'espèce furent les redoutes Sélinghinsk et Volhynie et la lunette Kamtchatka, construites, les deux premières, à 1000 et 1300 mètres du bastion n° 2, et la troisième à 650 mètres de la redoute Malakoff. En avant du Grand-Redan (bastion n° 3) et du Petit-Redan (bastion n° 2), les travaux de contre-approche furent poussés jusqu'à 950 mètres de l'enceinte. La longueur totale des cheminements de contre-approche dépassa 7 kilomètres. La lunette Kamtchatka, contre laquelle les Français avaient ouvert, le 13 mars, leur première parallèle, ne fut prise d'assaut que le 7 juin. Les assaillants mirent donc 86 jours pour traverser un espace de 306 mètres dans un des deux cheminements et de 102 mètres dans l'autre, soit 1 ½ à 3 mètres environ par jour, tandis que devant le bastion n° 4, le seul qui ne fut pas défendu par des contre-approches, l'assiégeant avait pu avancer de 36 mètres par jour.

Dans sa relation de l'attaque, le général Niel définit bien le rôle de ces contre-approches. « Les Russes, dit-il, venaient nous » assiéger dans nos tranchées, en se portant plus près de nous » que de la place. Les tirailleurs causaient de là un préjudice » énorme aux artilleurs de la batterie et aux travailleurs. »

A la vérité le système des contre-approches n'était rien moins que neuf; il se trouve déjà en germe dans les flèches de saillant de Vauban comme dans les lunettes de glacis de Cormontaigne, et il avait été souvent pratiqué à la guerre, déjà depuis le fameux siège de Dyrrachium. Mais à Todleben revient l'honneur d'en avoir le premier fait une judicieuse application sur une échelle beaucoup plus vaste que précédemment. Il a ouvert la voie qui conduisit aux défenses longues et glorieuses de Vicksburg, de Richmond, de Petersburg, de Charleston et de tant d'autres gigantesques places improvisées de la guerre de la sécession américaine, ainsi que de Belfort en 1870.

Todleben ressuscita en outre un autre procédé, la défense intérieure ou successive, fort en honneur chez les anciens et trop délaissée par les modernes. Il la pratiqua notamment en construisant en arrière de l'enceinte de Sébastopol les redoutes Malakoff, Tchesmé et Rostislaff et en fermant la gorge du bastion n° 6

ou de la quarantaine. Ces ouvrages à défense indépendante auraient joué un rôle des plus importants si tous avaient été entièrement séparés du rempart comme l'était la redoute Rostislaff. On ne put malheureusement appliquer ce système à la redoute Malakoff, simple extension du bastion Korniloff, ce qui rendit décisive l'attaque de vive force de Mac-Mahon le 8 septembre.

L'art du mineur ne fut pas non plus négligé par Todleben. Il en fit entre autres une brillante application devant le bastion du Mât pour contrebattre les cheminements souterrains dont les Français secondaient leur sape.

Pour reconnaître les nombreux services que Todleben ne cessait de rendre, l'empereur Alexandre II, qui avait succédé le 14 mars à son père l'empereur Nicolas, le nomma, le 22 avril 1854, général-major de sa suite et ordonna, le 7 mai, que son nom fût gravé sur la plaque de marbre de l'Ecole Nicolas, où il avait fait ses études.

Après l'assaut échoué du 18 juin, l'Empereur lui conféra l'ordre de Saint-George de 3e classe « en récompense des travaux intelligents qu'il a élevés pour la défense de Sébastopol, et qui constituent un modèle de l'art de l'ingénieur militaire, et en reconnaissance de la brillante bravoure et du sang-froid viril dont il a fait preuve en repoussant l'assaut de l'ennemi », rescrit dont les termes élogieux, anticipant sur l'opinion publique universelle et sur les jugements de la postérité, se trouvèrent bien confirmés par les faits d'armes dont les alentours de Sébastopol furent encore le théâtre pendant cette même année 1854 et pendant la suivante. Citons en quelques épisodes.

***

Pendant l'été de 1854 le gouvernement russe avait enfin acheminé des renforts importants en Crimée, qui s'y fussent trouvés depuis longtemps si l'on avait suivi les sages avis du général Jomini, accouru, de Payerne à St-Pétersbourg, au début de la guerre, malgré ses 75 ans.

A la fin d'octobre 1854, ces renforts arrivèrent au prince Menchikoff qui résolut aussitôt de forcer les alliés à lever le siége en attaquant la droite des Anglais. Cette attaque, qui se fit le 4 novembre, donna lieu à la bataille d'Inkermann, dans laquelle les Russes furent battus, malgré leur supériorité numérique, par suite de diverses fautes qu'il est inutile de rappeler ici, La retraite fut couverte par Todleben, qui avait été présent à l'action et qui,

par d'habiles dispositions tactiques et par son remarquable sang-froid, sauva entre autres la colonne d'artillerie de Joïmonoff enveloppée déjà par les tirailleurs alliés.

L'assaut du 18 juin 1855 lui fournit une autre occasion de montrer ses qualités d'homme de guerre. Il avait organisé des feux de mousqueterie et de mitraille d'un grand nombre de pièces de campagne préparées d'avance en barbettes avec leurs soutiens d'infanterie. Aussitôt que l'ennemi, déjà fort décimé, se fut jeté dans le fossé, les défenseurs montèrent sur les plongées et sur les traverses, et le repoussèrent à coups de crosse et de bayonnette sur presque tous les points. Todleben, pendant cette attaque, reçut au visage une légère blessure, qui ne l'empêcha pas toutefois de rester à son poste; mais deux jours après, dans la batterie Gervais, une balle lui traversa la jambe droite et lui fit une grave blessure. On le transporta au nord de la place, dans la vallée du Belbeck, d'où il continua son service le mieux possible. Mais il ne pouvait se rendre sur les lieux pour s'assurer de la marche des travaux et c'est alors que des lacunes, qui furent plus tard vivement senties, se produisirent dans divers travaux, notamment dans ceux des environs du Malakoff et de sa ligne de soutien.

Au mois d'août suivant, la maladie de Todleben, retenu encore à Belbeck, pesa d'un poids sensible sur les opérations. La bataille du 16 août, combinée suivant un plan qu'il avait fourni au nouveau commandant en chef, prince Gortchakoff, fut livrée d'après un plan tout différent, imposé, au dernier moment, par les officiers de la suite de l'empereur; c'est-à-dire qu'on attaqua par la Tchernaïa, tandis que Todleben voulait opérer du côté de la Karabelnaïa.

On sait que cette bataille du 16 août eut des résultats funestes pour les Russes. Dès lors, leur situation ne fit que s'empirer; la supériorité de plus en plus grande de l'artillerie de l'attaque sur celle de la défense causait de grandes pertes à la garnison. On se prépara à évacuer le côté sud, et à cet effet Todleben fit activer l'achèvement du pont jeté sur la grande baie et les projets d'ouvrages à exécuter pour protéger la retraite en cas de vive poursuite. Mais dans tout cela, ainsi que dans les dernières mesures à prendre pour recevoir l'assaut en perspective, spécialement aux abords du Malakoff, Todleben, toujours malade, ne put que donner des directions détaillées à ses lieutenants, entre autres au co-

lonel du génie Hennerich, qui, de même que les précédentes, ne furent pas exécutées au gré du général.

Le terrible assaut du 8 septembre dut se terminer à 5 heures du soir par la retraite des Russes. L'ordre de Gortchakoff pour évacuer la ville du Sud, était basé sur les instructions qu'il avait fait demander, dans la matinée, à Todleben par le chef d'état-major de la garnison. Cette retraite difficile se fit sans opposition de la part des alliés, et elle mit fin à la mémorable défense de Sébastopol.

Todleben a raconté lui-même cette défense en détail dans deux beaux volumes avec cartes dont le dernier a été publié en 1870, et c'est certainement fort heureux, car il paraîtrait qu'au moment où il rendait les éminents services retracés ci-dessus, on se plaisait, dans l'état-major du prince généralissime, à les ignorer le plus possible. Le malade était oublié dans la distribution solennelle des récompenses. L'ordre du jour final du prince Gortchakoff, du 12 septembre, remerciait tous ses généraux et amiraux avant le fils du négociant de Riga, et ce ne fut que plus tard, par l'intervention personnelle de l'empereur Alexandre, qu'il eut part aux faveurs si abondamment répandues aux grands dignitaires.

***

La paix ouvrait une nouvelle carrière à Todleben, celle de constructeur de places, de professeur d'ouvrages à élever pour parer aux nouvelles exigences révélées par les expériences de Sébastopol. Il y brilla moins que dans l'art de la défense improvisée et de l'ingénieur de campagne, qui reste sa spécialité marquée et son plus brillant titre de gloire.

Appelé à Nicolaïef par l'empereur Alexandre qui le nomma aide-de-camp général, le 26 septembre, il fut chargé, sous la direction supérieure du grand-duc Nicolas, inspecteur général du génie, des immenses travaux élevés autour de ce port de mer, ainsi que de ceux de l'embouchure du Dnieper, puis de ceux de Kertch et de Kronstadt. Son activité dans ces diverses missions fut appréciée et lui procura des avancements profitables.

De 1859 à 1869 il fut nommé successivement directeur du génie au ministère de la guerre, lieutenant-général, chef d'état-major du grand-duc Nicolas, adjoint à l'inspection générale du génie, ingénieur-général, président de la commission des parcs d'artillerie de position. Il remplit toutes ces fonctions d'une manière distinguée, et elles lui offrirent l'occasion de faire plusieurs

visites aux diverses armées européennes et aux places fortes en construction en Allemagne, en Angleterre, en France, en Belgique.

Dans ce dernier pays, consulté par le gouvernement au sujet des grands ouvrages projetés à Anvers en 1858-1859, il donna sa pleine approbation aux plans de M. Brialmont, qui furent entamés en mars 1860. En 1864 Todleben revint visiter les travaux d'Anvers. Il était accompagné du lieutenant-colonel Froloff, un des défenseurs de Sébastopol, et de deux officiers d'ordonnance, MM. Schilder et Lantz. Après une inspection minutieuse des chantiers, le général résuma son opinion en disant aux officiers du génie : *J'aimerais mieux avoir à défendre votre place qu'à l'attaquer*. Ces officiers, au nombre de soixante, et les chefs de l'arme de l'artillerie lui offrirent, le 10 octobre 1864, à Anvers, un banquet qui fit sensation. Todleben y prit la parole pour exprimer « la satisfaction complète qu'il avait éprouvée en visitant les nouvelles fortifications d'Anvers et les travaux de l'artillerie au polygone de Brasschaet. » Il félicita les officiers belges de ce succès et porta trois toasts : le premier *au général Chazal, ministre de la guerre*, le deuxième *à ses chers camarades du génie belge*, et le troisième *au corps de l'artillerie*.

Le même jour, le général Todleben écrivit une longue lettre au général Chazal, qu'une maladie retenait à Pau. Il le remercia de l'accueil que lui avaient fait les officiers belges et le félicita des résultats qu'il avait obtenus en si peu de temps : « Quelques observations bien peu importantes, dit-il, que j'ai cru pouvoir faire, ont été communiquées par moi à M. le major Brialmont. L'ensemble entier des ouvrages est, à mon avis, parfait, et je considère l'exécution de tous ces travaux comme ayant été couronnée d'un plein succès. »

En même temps Todleben continuait à s'occuper de la rédaction de son grand ouvrage susmentionné sur la *défense de Sébastopol*, complétant sans cesse les précieuses données de cette œuvre magistrale.

Des vues qu'il y a exposées ainsi que de celles qui ont servi de base à ses projets de places, notamment de la place de Kertch, et de ses impressions de voyages, il ressortirait cependant, au dire d'experts qualifiés, que les conceptions du général Todleben ne possédaient pas toujours toute l'unité désirable. « Ses idées sur les tracés et les profils de la fortification, dit M. le général Brialmont, sur l'organisation des ouvrages détachés et leur dis-

tance à l'enceinte, sur la force et la composition des garnisons, n'étaient pas bien arrêtées dans son esprit, et l'on constate que sur quelques-uns de ces points, il a émis des opinions contradictoires.

« En qualité d'adjoint à l'inspecteur général du génie, il a fait les projets de plusieurs places de la frontière de l'est de la Russie, mais ces projets n'ont pas été exécutés, soit parce que l'état des finances s'y opposait, soit parce qu'on ne croyait pas le moment venu de faire de grands sacrifices pour la défense du territoire. Chaque fois qu'il revenait à ces projets, il les modifiait profondément. Ausssi n'a-t-il pas été classé comme constructeur de forteresses au rang élevé qu'il occupe comme ingénieur de campagne et comme tacticien. Il n'a créé aucun type de fort permanent. Dans ses projets, il appliquait un type se rapprochant de celui des Allemands, ce qui ne l'a pas empêché d'approuver les forts avec réduits de la place d'Anvers, qui appartiennent à un tout autre type. Il établissait les ouvrages détachés à 4,000 mètres au plus du corps de place, et condamnait les grandes lacunes laissées entre certains forts français, notamment celles qui existent entre les trois groupes de forts du nouveau camp retranché de Paris. [1]

» On lit dans une de ses notes manuscrites :

« Dans le cas où les forts seraient très éloignés les uns des au-
» tres, il serait nécessaire de construire entre eux, en temps de
» paix, plusieurs batteries en terre d'un profil renforcé, avec des
» magasins à poudre en maçonnerie. Il serait utile aussi de réunir
» les forts ainsi que les batteries permanentes par un *chemin*
» *couvert.*

» Ce chemin couvert procurera à l'assiégé les avantages sui-
» vants :

» 1° Il lui servira de communication entièrement sûre entre
» les forts.

» 2° Il lui permettra de disposer durant le siège de nouvelles
» batteries intermédiaires pour renforcer l'artillerie du front at-
» taqué. »

» Nous ne connaissons de Todleben qu'une seule conception originale. C'est un projet de batterie de côte qu'il nous communiqua en 1865, et qui a été reproduit dans l'atlas de notre *Fortification polygonale.* Il fit ce projet après avoir visité les rades de

[1] Voir à la page 64 ci-après nos remarques à ce sujet.

Portsmouth et de Plymouth, où les Anglais construisaient alors des tours à un et à deux étages, armées chacune de 100 canons de gros calibre. Todleben fut d'avis qu'il serait avantageux de remplacer ces tours par deux groupes de batteries en forme de T, composés chacun de sept coupoles à deux canons. Il estimait que l'effet produit par ces 28 canons serait le même que celui des 100 canons casematés, et que la dépense ne s'élèverait qu'à la moitié de celle d'une tour à deux étages et à un peu plus du tiers de celle d'une tour à un seul étage.

» Ce projet a été partiellement appliqué à la batterie Milioutine, de Kronstadt.

» Chaque année, Todleben, comme ingénieur-général, expliquait sur la carte, aux élèves de la classe supérieure de l'académie du génie, le système de défense de la Russie, et leur montrait les modèles des principales places fortes. La classe supplémentaire de cette académie s'occupe pendant toute l'année de projets de fortification (ensemble et détails). Todleben venait la visiter deux ou trois fois par an et s'entretenait alors longuement avec les élèves des principales questions que soulevaient leurs travaux. C'était pour eux une bonne fortune et un stimulant qui leur fit défaut dès que le maître cessa de diriger le service du génie.

» Todleben inspectait aussi chaque année les travaux qu'exécutaient pendant l'été les brigades de sapeurs. Il rédigeait les programmes de ces travaux et en surveillait l'exécution. Les remarques auxquelles ils donnaient lieu étaient publiées pour l'instruction des officiers du génie. Celles qu'il a faites sur l'attaque et la défense des places sont consignées dans un gros volume lithographié, qui a paru il y a quatre ans. En ce moment, on publie un recueil analogue contenant ses observations sur les travaux de mines. [1]

» Voulant tout faire par lui-même et s'absorbant trop dans les détails, il n'a pas réalisé complètement ce qu'on attendait de lui pour le développement des idées génerales sur la construction, l'armement, l'attaque et la défense des places fortes.

» On lui reproche aussi de n'avoir pas apprécié ou utilisé

[1] Cet ouvrage a paru en allemand à Berlin en 1869, sous le titre « Der Minenkrieg von Sebastopol im Jahre 1854-5. » Comme collaborateurs du général Todleben sont indiqués : les colonels du génie Troloff, Orda, v. Schilder, le colonel d'artillerie Schwarz et le capitaine d'état-major Schawroff. Les plans sont dûs au colonel du génie Dechtereff et au sous-lieutenant Gorodiski.

comme il aurait dû le faire les talents et les aptitudes des officiers sous ses ordres, et de n'avoir pas donné au corps du génie russe cette *soudure* avec les autres armes qui a été réalisée dans la plupart des pays. Mais cette dernière circonstance tient sans doute à ce que Todleben fut jusqu'à la fin le subordonné du grand-duc Nicolas, qui, ayant d'autres fonctions à remplir, n'a pu s'occuper exclusivement des affaires du génie. Si le défenseur de Sébastopol avait été tout-puissant, il eût réalisé bien des progrès qui sont restés à l'état de *desiderata*, et ses avis eussent été suivis dans l'exécution des travaux de défense entamés depuis peu sur la frontière de l'est, travaux dont les plans diffèrent notablement — nous a-t-on assuré — de ceux qu'il avait faits à l'époque où il était adjoint à l'inspection générale du génie. »

Comme suite à ces appréciations ajoutons que M. Brialmont, qui a eu l'honneur d'entretenir pendant de longues années des relations suivies avec le général Todleben, mentionne que ce dernier avait rapporté de ses visites aux places de Paris et Toulon avant 1870 des impressions peu favorables, mais qu'il avait trouvé l'école française en grands progrès depuis 1873 sous l'habile direction du général Seré de Rivière, bien que les trois grands camps retranchés élevés autour de Paris eussent encore des intervalles et des lacunes condamnables!

Ce jugement vaut la peine d'être noté; il doit compter dans les remarques soulevées par la carrière de l'illustre homme de guerre russe. Il montre que Todleben, voué dès son enfance, corps et âme, à l'arme du génie, était resté ingénieur surtout, ingénieur consommé et acharné, plutôt que devenu général en chef; ce qui n'a certainement rien de surnaturel ni de blâmable à aucun égard.

En fait, les anciennes fortifications de Paris et de Toulon, révisées et complétées d'après les plans de 1840, ne péchaient qu'en ce qu'elles étaient dépassées par les progrès de l'artillerie réalisés depuis trente ans; mais malgré cela la tenue des fortifications de Paris fut magnifique et parfaite en 1870-71; aucun de ses forts n'a succombé et nous ne savons, en vérité, ce qu'on exigerait de plus d'un ouvrage de fortification, de quelque système qu'il puisse être, ni surtout ce qu'un ingénieur pourrait demander de mieux.

Quant aux trois grands camps retranchés nouvellement établis autour de Paris, on ne saurait que leur souhaiter, le cas échéant,

la même bonne contenance qu'eut en 1870 la ligne des forts de 1840. S'ils y réussissaient, ce dont on ose douter, ce serait, il est vrai, avec cet avantage de plus qu'aucun Parisien ne verrait son toit menacé par l'ombre seulement d'un projectile. Mais est-ce bien là un profit assez réel pour lui sacrifier ceux de la défense d'ensemble soit de la place elle-même, soit du pays par le rôle de cette place centrale dans les opérations générales? C'est cependant ce que risque très gratuitement le nouveau dispositif des alentours de Paris, beaucoup plus étendu que de nécessité. La façon dont Todleben aurait pensé à le corriger, c'est-à-dire en le transformant en une sorte d'enceinte continue et barricadée, qui doublerait ses stériles exigences, ne paraît guère rationnelle. Le remède serait pire que le mal, ou plutôt il accuse la grandeur du mal, le vice fondamental du jugement qui condamna si rigoureusement, en 1872-74, l'ancien pourtour de Paris, au lieu de l'avoir simplement corrigé et perfectionné comme le conseillait M. Thiers. Certes l'éminent homme d'Etat français était bien mieux avisé en cette circonstance que ses savants contradicteurs techniques et politiques, trop dominés, nous a-t-il paru, par des préoccupations qui auraient dû rester étrangères au débat.

Même au cas où l'armée française n'aurait plus qu'à veiller à la trouée des Vosges, son nouveau dispositif de Paris lui serait plus embarrassant qu'utile, et dans toutes les autres hypothèses il lui serait certainement nuisible par l'immobilisation d'un personnel et d'un matériel hors de toutes proportions avec les minimes services qu'il serait appelé à rendre.

Sous ce rapport, les deux apprécitaions critiques de l'illustre ingénieur russe se contredisent évidemment en plusieurs points et confirment ce que dit M. Brialmont d'un certain défaut d'unité dans ses vues générales.

* * *

Pendant les années pacifiques qui précédèrent la guerre de Turquie de 1877, Todleben, plus soldat que courtisan, perdit du terrain à la cour. Aussi, au début de cette guerre, le poste d'ingénieur en chef de l'armée d'opérations échut à un autre. Celui-ci ne sut pas mettre à profit les aptitudes spéciales des troupes du génie, à tel point qu'à l'attaque de Gorny-Dubnia elles agirent simplement comme l'infanterie et qu'aux tranchées de Plevna elles exécutèrent des travaux si défectueux qu'il fallut plus tard les bouleverser de fond en comble pour en tirer parti.

Heureusement l'empereur Alexandre, avec une mémoire du cœur planant au-dessus des petites intrigues, gardait un bon souvenir au défenseur de Sébastopol. Le 14 septembre, aussitôt après la troisième des attaques de vive force si bien repoussées par les Turcs, le tzar l'appela de St-Pétersbourg par télégramme et, après son arrivée le 28 septembre, il lui confia la direction du siège, malgré l'opposition des grands-ducs et des ministres. On sait que Todleben réussit à faire transformer en rigoureux blocus le système mixte de tranchées et d'assauts qui avait si fort éprouvé les troupes russes.

Les opérations qu'il dirigea alors ont été racontées dans une intéressante lettre qu'il adressa de Brestovec, le 30 janvier 1878, au général Brialmont, et qui a été reproduite en partie par divers journaux militaires. Nous en donnons quelques extraits caractéristiques :

« Après avoir procédé aux reconnaissances nécessaires, j'ai trouvé les positions turques imprenables de vive force. Cependant, en me mettant dans la position du défenseur, j'aurais été, à sa place, très inquiet pour la gorge de Plevna et pour les communications. Je demandai alors, pour l'investissement de la place, des renforts (trois divisions de la garde impériale). Toutes les positions de la rive droite du Vid furent immédiatement occupées par l'infanterie et fortifiées ; les batteries reçurent un champ de tir de 100 à 120 degrés pour pouvoir concentrer et envoyer dans les redoutes ennemies des salves de 60 coups de canon. Les tranchées furent renforcées par des lunettes et des redoutes et, sur toute la ligne, on commença à s'approcher des retranchements turcs, au moyen d'approches et de logements.

» Gourko occupa la chaussée de Sophia et les Roumains passèrent la rivière en aval de Plevna, pour couper les communications de l'ennemi avec Rahovo.

» Le 24 octobre, l'investissement était complet.

» A partir de ce jour, la chute de Plevna dépendait de la quantité d'approvisionnements qui s'y trouvaient. Restait à prendre toutes les mesures possibles pour empêcher Osman de percer notre ligne d'investissement, car il ne s'agissait pas seulement de s'emparer de Plevna, mais de faire prisonniers Osman-Pacha et son armée de 50,000 hommes, composée de Nizams, c'est-à-dire de troupes d'élite, qui pouvaient servir de cadres pour la formation d'une nouvelle armée.

» Malgré ces mesures, les Turcs ne fléchirent point et ne montrèrent aucun symptôme de démoralisation. « Néanmoins, » dit

Todleben, « d'après tous les renseignements qui m'étaient par-
» venus, les approvisionnemens turcs ne pouvaient suffire que
» jusqu'à la mi-décembre.

» L'hiver approchait ; l'impatience commençait à gagner les
» esprits, excités d'ailleurs par la nouvelle de la prise de vive
» force du camp retranché de Kars. On proposa l'assaut comme
» l'unique moyen d'en finir avec Plevna. *Je m'y opposai avec*
» *toute l'énergie de ma conviction.* »

Todleben avait en cela un triple but :

1° Empêcher Osman-Pacha de sortir et l'obliger, par la famine, à se rendre avec toute la garnison ;

2° Soigner, conserver et renforcer l'armée assiégeante, afin de pouvoir, après la chute de la place, l'employer à soutenir les autres armées qui manquaient de réserves, et

3° Profiter des succès obtenus, pour prendre l'offensive avec vigueur.

Il était convaincu que les Turcs, après la chute de Plevna, seraient démoralisés et n'opposeraient plus qu'une faible résistance à l'armée russe.

Le 8 décembre il fut prévenu par un déserteur turc qu'Osman-Pacha chercherait à sortir le 10 décembre; il donna dans la journée du 9, avec l'autorisation du prince de Roumanie (qui commandait en ce moment le corps d'investissement), des ordres pour repousser cette tentative. La lutte s'engagea de grand matin avec une extrême vivacité. Grâce aux mesures qu'avait prises Todleben, à l'héroïque résistance du corps des grenadiers de la garde, qui, sous les ordres du général Ganetzky, défendait la route de Sophia, et au concours des braves Roumains, conduits par le prince Charles et le général Cernat, Osman-Pacha dut renoncer à percer la ligne d'investissement. Il était une heure de l'après-midi quand, mis hors de combat par une blessure, et se voyant cerné par les troupes des secteurs non attaqués, qui, pendant le combat sur la rive gauche du Vid, s'étaient portées en avant, Osman-Pacha envoya un parlementaire au général Ganetzky. Ce dernier exigea une reddition à merci, qui fut acceptée et qui procura aux Russes comme prisonniers, 10 pachas, 128 officiers supérieurs, 2,000 officiers subalternes, 40,000 soldats d'infanterie et d'artillerie et 1,200 de cavalerie, 77 canons et une grande quantité de munitions.

Le soir même Todleben annonça ce résultat à l'empereur, qui, du haut de la redoute impériale, avait suivi toute l'action; Sa Ma-

jesté lui dit en présence des grands-ducs : « Si Plevna est pris, c'est à toi que je le dois » et l'embrassa avec effusion.

Corroborant cette haute marque d'estime, l'empereur Alexandre adressait à Todleben le 10 décembre un rescrit souverain, disant : « Plevna est tombée et la nombreuse armée d'Osman-Pacha, grâce à vos excellentes dispositions, a mis bas les armes devant nos troupes héroïques. La part active que vous avez prise à ce nouvel exploit, qui prouve que les traditions de Sébastopol sont encore vivaces dans notre armée, vous donne, à vous, un des plus glorieux défenseurs de Sébastopol, droit à Notre gratitude particulière ; en témoignage de laquelle Nous vous nommons chevalier de notre ordre impérial de Saint-Georges de 2e classe. »

***

Les opérations qui suivirent immédiatement la reddition de Plevna se passèrent exactement d'après les prévisions de Todleben. L'armée turque du col de Schipka (environ 32,000 hommes) fut entourée et capturée par le général Radetzky, le 10 janvier 1878. Huit jours après, l'armée de Suleiman était anéantie par Gourko près Philippopolis ; le lendemain Andrinople tombait aux mains des Russes ; le grand-duc Nicolas arrivait dans cette ville le 28 et il y dictait un armistice et des préliminaires de paix le 31 janvier.

De dures conditions frappaient et menaçaient la Turquie, qui aurait vu sans doute sa capitale occupée, sans l'intervention énergique de l'Angleterre. Les Russes ne purent s'établir qu'autour de Constantinople, de la mer Egée au Bosphore, avec quartier-général à San Stefano. C'est là que sur la base des préliminaires la paix fut signée le 3 mars 1878, en face de la flotte britannique arrivée devant Constantinople le 15 février.

A ce moment Todleben était attaché au quartier-général de l'armée de l'Est, commandée par le grand-duc héritier, alors à Brestovec près Routschouk. Après le départ du fils de l'empereur pour St-Pétersbourg, il le remplaça comme commandant de l'armée de l'Est, puis, dès le 28 avril 1878, après le départ du grand-duc Nicolas, il reçut le commandement de l'armée de San Stefano, qu'il garda jusqu'au 3 juillet 1879 concurremment avec les fonctions temporaires de gouverneur général d'Odessa dès le 7 avril de la même année. C'est dire qu'il eut l'ingrate et lourde corvée de diriger l'occupation du pays et des places qui tenaient encore et qu'il se fit rendre, l'évacuation des malades et des blessés, la mise à exécution des dispositions du traité de Ber-

lin du 13 juillet 1878 et de la paix définitive du 31 janvier 1879. Tout cela fut effectué par ses soins à la pleine satisfaction de son gouvernement, et l'empereur lui en témoigna sa reconnaissance à plusieurs reprises. Le 10 décembre 1878, anniversaire de la chute de Plevna, Sa Majesté, par un flatteur télégramme, lui décerna la croix de St-André et la nomination de chef du régiment de grenadiers de Samogitie. Le 3 juillet 1879, lors de la suppression de son commandement de San Stefano, on lui confia les fonctions de membre du Conseil d'Etat, sans le décharger de son emploi de gouverneur général de la province d'Odessa.

Enfin le 17 octobre 1879, à la suite d'un premier rapport général du commandant en chef de l'armée d'occupation, et à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du premier bombardement de Sébastopol, Todleben fut élevé, lui et ses descendants, à la dignité de comte de l'empire russe, par un rescrit impérial qui disait entr'autres :

« Aujourd'hui s'est accomplie la vingt-cinquième année depuis le premier bombardement de Sébastopol par les armées et les flottes alliées. Je me rappelle avec reconnaissance que votre nom glorieux est intimement lié à l'histoire brillante de la défense sans exemple de Sébastopol.

» Tout un système de fortifications élevé par vous, en vue d'un ennemi supérieur en nombre et mieux armé, et une série de mesures viriles prises d'après vos indications, ont permis à une garnison faible au commencement du siége, mais forte par son esprit héroïque, de repousser pendant onze mois avec succès toutes les tentatives des armées alliées et d'inscrire de nouvelles pages glorieuses dans les annales militaires de la Russie.

» Appelé après la fin de la guerre à des occupations du temps de paix, vous avez apporté, en qualité d'adjoint à l'inspecteur général du génie, pendant de longues années, le concours de votre expérience dans la direction d'une des branches les plus importantes de l'administration militaire tout en accomplissant avec un zèle admirable les nombreuses tâches que vous imposait ma confiance. La part brillante que vous avez prise à la dernière guerre, couronnée par la chute de Plevna et la capture de l'armée d'Osman-Pacha ; votre incessante activité alors que pendant une année et demie vous avez commandé en chef l'armée d'opération ; les mesures énergiques et intelligentes que vous avez prises et qui ont permis de terminer promptement et avec dignité la tâche difficile qui incombait à nos troupes, tant dans l'occupation

du territoire ennemi que pendant leur séjour dans les régions que nous avons rendues à la liberté, vous donnent de nouveaux droits à ma reconnaissance. En récompense des glorieux services rendus par vous au trône et à la patrie, et désirant en ce jour mémorable vous exprimer ma sincère gratitude, Je vous ai élevé, par un ukase au Sénat dirigeant, à la dignité de comte de l'empire russe, vous et vos descendants. » Cette haute faveur, qui compensait bien noblement les oublis dont quelques intimes amis de Todleben avaient pu se plaindre, avec trop d'impatience peut-être, immédiatement après la défense de Sébastopol et après la prise de Plevna, fut encore complétée, en mai 1880, par la nomination de Todleben au poste important de gouverneur général de Wilna, Kowno et Grodno, et commandant de la circonscription militaire de Wilna. Cette circonscription comprend trois corps d'armée de la frontière occidentale de l'Empire, qu'il s'agissait d'exercer aux grandes manœuvres de la nouvelle tactique des feux perfectionnés, mission dont Todleben s'acquitta avec diligence et en connaisseur consommé.

Les instructions qu'il émit à cette occasion, publiées dans l'*Invalide russe* en 1882 (n° 235), ont été fort appréciées dans le monde militaire. Elles traitent surtout du rôle de l'artillerie soit dans la défense, soit dans l'attaque, et en rapport avec l'infanterie. On y reconnaît le maître en tactique, dont les vues découlent des règles fondamentales et positives de la fortification, lesquelles doivent aussi diriger toute disposition tactique et surtout celles de station. En 1854, à propos de la défense de Sébastopol, il avait déjà dit, dans son programme des travaux, que « l'art de l'ingé- » nieur se trouve en liaison intime et indissoluble avec la science » de l'artilleur et du tacticien ». En 1882, il développait la même thèse dans ses instructions comme général en chef d'armée, concluant entr'autres, avec Napoléon et avec Jomini, qu'à la guerre les circonstances sont si diverses qu'on ne peut pas donner des règles fixes prétendant à servir de recettes pour tous les cas possibles; qu'il faut, avant tout, se pénétrer des propriétés de chaque arme et de leurs fonctions les plus efficaces dans l'ensemble, puis étudier et méditer l'histoire des guerres et comparer entr'elles leurs opérations, enfin s'exercer par des manœuvres répétées à manier les corps de troupes et à surmonter les accidents et les contretemps.

Joignant l'exemple à la théorie, Todleben suivait constamment

et de près les exercices et les progrès des divers corps de son commandement.

A cette activité incessante la santé de l'illustre ingénieur avait subi de rudes atteintes, notamment depuis 1882. Il se rendit dans plusieurs villes d'eaux sans éprouver de soulagement notable, et dans sa dernière station balnéaire, à Soden, il fut frappé d'une congestion qui produisit la paralysie d'une moitié du corps. Son état s'aggrava rapidement; il mourut le 1er juillet 1884. Sa veuve, fille du baron de Heuff, reçut des témoignages nombreux de l'admiration et de l'estime dont jouissait son mari. L'empereur d'Allemagne lui télégraphia : « Vu la haute estime que je professais pour votre défunt époux comme homme et comme chef militaire, je ne saurais me refuser de vous exprimer la part sincère que je prends à la cruelle perte que vous a infligée Celui qui commande à la vie et à la mort. » A Wilna, où le cercueil arriva le 10 juillet, plus de cent députations, accourues de tous les points de la Russie, lui firent honneur. Le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch était venu de Kowno pour faire une visite de condoléance à la veuve. Il assista au service funèbre célébré par le pasteur Brinck, qui, dans une éloquente oraison, rappela en termes touchants les beaux traits de la vie de l'illustre défunt.

La famille avait fait déposer provisoirement le corps à Kaïdany, propriété du défunt, située dans le gouvernement de Kowno, comptant l'inhumer à Riga, dont Todleben était natif et bourgeois honoraire ; mais sur le désir de l'empereur Alexandre III, la dépouille mortelle de l'illustre général fut transférée, en octobre 1884, à Sébastopol, où un monument lui sera érigé au milieu des tombes de ses compagnons d'armes morts glorieusement pendant le siége et parmi lesquels brillaient du plus vif éclat les amiraux Korniloff, Nakhimoff et Istomin.

Comme suprême honneur à sa mémoire l'empereur a décidé en outre que le régiment de grenadiers de Samogitie conservera à perpétuité le titre de *régiment du comte Todleben.*

Le général laisse un fils de douze ans, qui a eu pour parrain Alexandre II, et plusieurs filles dont une est demoiselle d'honneur de l'impératrice.

Ajoutons que Todleben, venu plusieurs fois en Suisse, montra de la prédilection pour notre pays, et que les officiers suisses envoyés en mission en Russie, entre autres MM. les officiers d'artillerie de Vallière et Frossard de Saugy, en 1868, reçurent de sa part un excellent accueil.

Le célèbre ingénieur, alors dans la force de l'âge et dans la plénitude de ses puissantes qualités, était un bel officier. Sa haute taille, sa tournure très militaire, sa physionomie ouverte et sympathique, ses manières simples et courtoises, son caractère aimable, sa bonne humeur constante lui gagnaient promptement les cœurs, de même que d'autres qualités plus spécialement appréciées de ses frères d'armes, c'est-à-dire sa fermeté intrépide et calme, son coup d'œil prompt et sûr, sa présence d'esprit dans les moments critiques, son jugement droit, sa rude franchise et son aversion pour les intrigants et les fripons, commandaient le respect de tous ses alentours.

Heureux les Etats qui ont à leur service de tels hommes! Heureuse la Russie, si, comme nous le lui souhaitons, Todleben y a laissé beaucoup d'élèves dignes et jaloux de marcher sur ses traces!

Rassemblement de la VIIIe division d'armée.[1]

(Suite.)

Nous avons laissé nos belligérants au commencement de la seconde manœuvre, soit au matin du 16 septembre, le corps de l'Ouest retiré derrière le Rhin à Ragatz et Pfäffers avec une compagnie du bataillon de recrues nº 6 en avant-postes près du pont de Tardis; le corps de l'Est, soit la VIIIe division, cantonné des deux côtés de la Landquart sur la rive droite du Rhin.

Ce dernier corps était disloqué comme suit :

La brigade 15 et les régiments d'artillerie de campagne 1 et 2, ainsi que la compagnie de pontonniers, étaient à Maienfeld et villages environnants; la brigade 16 avec le régiment d'artillerie de montagne, le lazareth de campagne et le gros du bataillon du génie à Untervaz, Zizers et communes voisines. Le parc de division et la compagnie d'administration étaient demeurés à Coire. Le régiment de dragons, auquel l'escadron 24, attribué pour la journée précédente au corps de l'Ouest, s'était de nouveau réuni, cantonnait à Reichenau et dans les environs.

La tâche imposée à la division pour cette journée du 16 septembre n'était pas aisée. Il s'agissait de franchir le Rhin pour battre encore une fois l'ennemi. D'après l'idée spéciale, on supposait que celui-ci,

(1) Voir nos numéros des 15 octobre, 15 novembre et 15 décembre 1884, et la carte du terrain des manœuvres annexée à notre numéro du 15 août 1884.